

CINQ MOIS DE CAPTIVITÉ A TSARSKOÏÉ-SÉLO

(Mars-Août 1917)

La famille impériale demeura à Tsarskoïé-Sélo jusqu'au mois d'août 1917. Pendant les cinq mois de cet internement, que je passai auprès d'elle, j'ai tenu un journal de notre vie commune. On comprendra qu'un sentiment de délicatesse m'empêche de le reproduire intégralement. Je tiens à éviter autant que possible de mettre en cause les vivants. Je me départirai néanmoins de cette réserve lorsqu'il s'agira d'épisodes faisant ressortir le caractère de l'empereur et des siens, ou les sentiments qui les animaient pendant ces longs mois d'épreuve. ¹

Dimanche 1^{er} avril. – Alexis Nicolaiévitch se sentant beaucoup mieux, nous sommes allés ce matin à l'église où se trouvaient déjà leurs Majestés, les grandes-duchesses Olga et Tatiana et les quelques personnes de la suite qui partagent notre captivité. Lorsque le prêtre a prié pour le succès de l'armée russe et des armées alliées, l'empereur et l'impératrice se sont mis à genoux et toute l'assemblée a suivi leur exemple.

Il y a quelques jours, comme je sortais de chez Alexis Nicolaiévitch, j'ai rencontré une dizaine de soldats qui rôdaient dans le couloir. Je m'approchai d'eux et leur demandai ce qu'ils voulaient.

- Nous voulons voir l'héritier.
- Il est au lit et on ne peut pas le voir.
- Et les autres ?
- Ils sont aussi souffrants.
- Et le tsar, où est-il ?
- Je ne sais pas.
- Ira-t-il se promener ?

– Je l'ignore, mais, allons, ne restez pas ici, il ne faut pas faire de bruit à cause des malades !

Ils sont alors retournés sur leurs pas, marchant sur la pointe des pieds et parlant à voix basse. Les voilà donc, ces soldats que l'on nous dépeint comme de farouches révolutionnaires, haïssant leur ex-empereur !

Mardi 3 avril. – Kérénsky est venu aujourd'hui pour la première fois au palais. Il a parcouru toutes les chambres et vérifié tous les postes de sentinelles, voulant, s'assurer, par lui-même que nous sommes bien gardés. Avant de partir, il a eu un long entretien avec l'empereur et l'impératrice.

Mercredi 4 avril. – Alexis Nicolaiévitch m'a raconté l'entretien que Kérénsky a eu hier avec l'empereur et l'impératrice.

Toute la famille était réunie dans les appartements des grandes-duchesses. Kérénsky entre et se présente en disant :

- Je suis le procureur général Kérénsky.

Puis il serre la main à tout le monde. Se tournant ensuite vers l'impératrice, il lui dit :

- La reine d'Angleterre fait demander des nouvelles de l'ex-impératrice.

Sa Majesté rougit violemment. C'est la première fois qu'on la désigne de la sorte. Elle répond qu'elle ne va pas mal, mais qu'elle souffre du cœur, comme d'habitude. Kérénsky reprend :

– Ce que je commence, je le poursuis toujours jusqu'au bout, avec toute mon énergie. J'ai voulu tout voir par moi-même, tout contrôler, afin de pouvoir le rapporter à Pétrograd, et cela vaudra mieux pour vous.

Ensuite il prie l'empereur de passer dans la chambre voisine, parce qu'il désire lui parler en tête à tête. Il entre le premier, et l'empereur le suit.

Après son départ, l'empereur raconte qu'à peine seul avec lui, Kérénsky lui dit :

¹ Les pages qui vont suivre, ainsi que celles du chapitre précédent, ont paru dans *l'Illustration* en décembre 1920 et Janvier 1921. Je donne cependant ici des extraits plus nombreux de mon journal. En outre, j'ai complété certaines parties de mon récit et fait quelques retouches de détail.

CHAPITRE 18

- Vous savez que je suis arrivé à faire abolir la peine de mort... Je l'ai fait, bien qu'un grand nombre de mes camarades aient péri victimes de leurs convictions.

Voulut-il par là faire étalage de sa magnanimité et insinuer qu'il sauve la vie à l'empereur quoique celui-ci ne l'ait pas mérité ?

Il parle ensuite de notre départ qu'il espère encore pouvoir organiser. Quand, où, comment ? Il n'en sait rien lui-même, et il demande qu'on n'en parle pas.

Pour Alexis Nicolaïévitch le choc a été très rude. Il ne s'était pas encore rendu compte de leur nouvelle situation. C'est la première fois qu'il voit son père recevoir des ordres et obéir comme un subordonné.

Détail à noter, Kérénsky est arrivé au palais dans une des automobiles particulières de l'empereur, et conduit par un chauffeur du garage impérial.

Vendredi 6 avril. - L'empereur m'a fait part aujourd'hui de la profonde tristesse qu'il ressent en lisant les journaux. C'est la ruine de l'armée; plus de hiérarchie ni de discipline. Les officiers craignent leurs soldats et sont espionnés par eux. On sent que l'empereur souffre beaucoup de l'effondrement de cette armée qu'il aime tant.

Dimanche 8 avril. - Après la liturgie, Kérénsky annonce à l'empereur qu'il est obligé de le séparer de l'impératrice, qu'il devra vivre à part et ne pourra voir Sa Majesté qu'aux repas et à la condition qu'on parle exclusivement russe. Le thé pourra également être pris en commun, mais en présence d'un officier, puisqu'aucun domestique n'y assiste.

Un peu plus tard, l'impératrice, très émue, s'approche de moi et me dit :

- Agir comme cela vis-à-vis de l'empereur, lui faire cette vilénie après qu'il s'est sacrifié et qu'il a abdiqué pour éviter la guerre civile, comme c'est mal, comme c'est mesquin ! L'empereur n'a pas voulu que le sang d'un seul Russe fût versé pour lui. Il a toujours été prêt à renoncer à tout s'il avait eu la certitude que c'était pour le bien de la Russie.

Au bout d'un instant elle a repris :

- Oui, il faut supporter encore cette horrible amertume.

Lundi 9 avril. - J'apprends que Kérénsky avait d'abord l'intention d'isoler l'impératrice, mais qu'on lui a fait remarquer qu'il était inhumain de séparer une mère de ses enfants malades; c'est alors qu'il s'est décidé à prendre cette mesure contre l'empereur.

13 avril, vendredi saint. - Le soir, toute la famille se confesse.

Samedi 14 avril. - Le matin, à neuf heures et demie, liturgie et sainte communion. Le soir, à onze heures et demie, tout le monde se réunit à l'église pour le service de nuit. Le colonel Korovitchenko, commandant du palais et ami de Kérénsky, et les trois officiers de la garde sont aussi présents. L'office dure jusqu'à deux heures, puis l'on se rend dans la bibliothèque pour y échanger les félicitations traditionnelles. L'empereur, selon la coutume russe, embrasse tous les hommes présents, y compris le commandant du palais et l'officier de la garde qui est resté avec lui. Ces deux hommes ne peuvent cacher l'émotion qu'ils ressentent à ce geste spontané.

On prend ensuite place autour d'une table ronde pour le repas de la nuit de Pâques. Leurs Majestés sont en face l'une de l'autre. Nous sommes dix-sept personnes, y compris les deux officiers. Les grandes-duchesses Olga et Marie sont absentes, ainsi qu'Alexis Nicolaïévitch. L'animation relative qui régnait au début tombe rapidement et la conversation languit. Sa Majesté est particulièrement silencieuse. Est-ce tristesse ou fatigue ?

Dimanche 15 avril, Pâques. - Nous sortons pour la première fois avec Alexis Nicolaïévitch sur la terrasse devant le palais. Superbe journée de printemps.

Le soir, à sept heures, service religieux en haut, dans les appartements des enfants. Nous ne sommes qu'une quinzaine de personnes. Je remarque que l'empereur se signe pieusement au moment où le prêtre prie pour le gouvernement provisoire.

Le lendemain, le temps étant très beau, nous sortons dans le parc où l'on nous autorise maintenant à nous promener, suivis d'officiers de la garde et de factionnaires.

Désirant prendre un peu d'exercice physique, nous nous amusons à dégager, de la glace qui les recouvre, les écluses de l'étang. Une foule de soldats et de civils ne tarde pas à s'assembler le long de la grille du parc et nous regarde travailler. Au bout d'un certain temps, l'officier de garde s'approche de l'empereur et lui dit que le commandant de la garnison de Tsarskoïé-Sélo vient de l'avertir qu'il craint une manifestation hostile ou même un attentat contre les membres de la famille impériale et qu'il nous demande de ne pas rester à l'endroit où nous sommes. L'empereur lui répond qu'il n'a aucune crainte et que ces braves gens ne le gênent nullement.

Mercredi 18 avril. - Toutes les fois que nous sortons, quelques soldats, baïonnette au canon, commandés par un officier, nous entourent et nous suivent pas à pas. Nous avons l'air

CHAPITRE 18

de forçats au milieu de leurs gardiens. Les instructions changent tous les jours, ou peut-être les officiers les interprètent-ils chacun à sa façon !

Comme nous rentrions cet après-midi au palais, après notre promenade, la sentinelle en faction devant la porte a arrêté l'empereur en lui disant :

– Mon colonel, on ne passe pas.

L'officier qui nous accompagnait est alors intervenu.

Alexis Nicolaïévitch a rougi très fort en voyant le soldat arrêter son père.

Vendredi 20 avril. – Nous nous promenons maintenant régulièrement deux fois par jour : le matin de onze heures à midi, et l'après-midi de deux heures et demie à cinq heures. Tout le monde se réunit dans la salle en hémicycle et nous attendons que le commandant de la garde vienne nous ouvrir les portes qui donnent sur le parc. Nous sortons; l'officier de service et les soldats emboîtent le pas derrière nous et entourent l'endroit où nous nous arrêtons pour travailler. L'impératrice et les grandes-duchesses Olga et Marie gardent encore la chambre.

Dimanche 22 avril. – Interdiction d'aller jusqu'à l'étang; nous devons rester près du palais et ne pas dépasser le rayon qui nous a été fixé. Nous apercevons, de loin une foule de plusieurs centaines de curieux qui cherchent à nous voir.

Mercredi 25 avril. – Kérénsky est revenu au palais. Le docteur Botkine en a profité pour lui demander s'il ne serait pas possible de transférer la famille impériale à Livadia, à cause de la santé des enfants. Kérénsky répond que c'est tout à fait impossible pour le moment. Il se rend ensuite chez Leurs Majestés, où il reste assez longtemps. L'attitude de Kérénsky vis-à-vis de l'empereur n'est plus ce qu'elle était au début et il ne se donne plus des airs pour se justifier. Je suis persuadé qu'il commence à comprendre ce qu'est l'empereur et à subir son ascendant moral, comme c'est le cas pour tous ceux qui l'approchent. Kérénsky a demandé au journaux de mettre fin à la campagne qu'ils mènent contre l'empereur et surtout contre l'impératrice. Ces calomnies ne font que verser de l'huile sur le feu. Il a le sentiment de sa responsabilité à l'égard des captifs. Cependant pas un mot sur notre départ pour l'étranger. Cela prouve son impuissance.

Dimanche 29 avril. – Le soir, longue conversation avec Leurs Majestés au sujet des leçons d'Alexis Nicolaïévitch. Il faut bien trouver une solution, puisque nous n'avons plus de professeurs. L'empereur se chargera de l'histoire et de la géographie et l'impératrice de la religion. Les autres branches seront réparties entre la baronne Buxhoeveden (anglais), Mlle Schneider (arithmétique), le docteur Botkine (russe) et moi.

Lundi 30 avril. – Ce matin, l'empereur en m'abordant m'a salué d'un : «Bonjour, mon cher collègue.» – Il vient de donner sa première leçon à Alexis Nicolaïévitch. – Toujours la même sérénité, le même souci de se montrer affectueux envers ceux qui partagent son infortune. Il est pour nous un exemple et un encouragement.

J'ai donné à Tatiana Nicolaïevna pour le faire lire à ses parents l'article des *Débats* signé A. G. (Auguste Gauvain), du 18 mars 1917.

On sent que le régime auquel nous sommes soumis devient toujours plus sévère.

Mardi 1^{er} mai. – C'est la première fois que la Russie fête le 1^{er} mai. Nous entendons le bruit des fanfares et voyons passer le long des grilles du parc de longs cortèges de manifestants.

Ce soir, l'empereur m'a rendu le *Journal des Débats* qui parle de son abdication. Il me dit que l'impératrice et lui ont lu avec plaisir cet article où l'on cherche à être équitable envers lui, et dont le ton contraste avec celui des journaux anglais.

Jeudi 3 mai. – L'empereur me dit le soir que les nouvelles ne sont pas bonnes ces derniers jours. Les partis extrémistes exigent que la France et l'Angleterre déclarent vouloir faire la paix «sans annexion ni contribution.» Les déserteurs sont de plus en plus nombreux et l'armée fond. Le gouvernement provisoire aura-t-il la force de continuer la guerre ?

L'empereur suit avec un intérêt poignant les événements; il est inquiet, mais il espère encore que le pays se ressaisira et restera fidèle aux Alliés.

Dimanche 13 mai. – C'est le second jour que nous nous occupons à créer un jardin potager dans une des pelouses du parc. Nous avons commencé par enlever le gazon dont nous transportons les mottes sur des civières pour les mettre en tas. Tout le monde s'est mis au travail : la famille, nous, et les domestiques qui, depuis quelque temps, sortent avec nous. Plusieurs soldats de la garde sont même venus nous aider !

L'empereur a l'air très préoccupé ces derniers jours. Il m'a dit en rentrant de la promenade :

CHAPITRE 18

- Il paraît que Roussky a donné sa démission. Il avait demandé à ce qu'on passât à l'offensive (on prie, on n'ordonne plus !); les comités de soldats ont refusé. Si c'est vrai, c'est la fin ! Quelle honte ! Se défendre et ne pas attaquer, cela équivaut à un suicide ! Nous allons laisser écraser nos Alliés, puis ce sera notre tour.

Lundi 14 mai. - L'empereur est revenu sur notre conversation de la veille et il a ajouté :

- Ce qui me donne un peu d'espoir, c'est que chez nous on aime à exagérer. Je ne puis croire qu'au front l'armée soit ce qu'on dit; en deux mois elle ne peut être tombée à ce point.

Jeudi 18 mai. - Il semble que l'on sorte de la grave crise gouvernementale qui dure depuis une quinzaine de jours. Les nouvelles de Pétrograd paraissent être moins mauvaises. Le nouveau Conseil des ministres, reconstitué avec quelques représentants des soldats et des ouvriers, arrivera peut-être à établir son autorité. En attendant, l'anarchie gagne partout du terrain.

Samedi 19 mai. - Anniversaire de l'empereur (quarante-neuf ans), liturgie et félicitations.

Dimanche 27 mai. - Depuis quelque temps on ne nous donne que très peu de bois et il fait extrêmement froid partout. M^{me} Narichkine (grande-maîtresse de la cour) est tombée malade et on l'a emmenée aujourd'hui, son état de santé exigeant des soins qu'on ne peut lui donner ici. Elle est désespérée à l'idée de nous quitter, car elle sait qu'on ne lui permettra plus de rentrer au palais.

Samedi 2 juin. - Nous continuons à travailler tous les jours au jardin potager. Nous l'arrosons au moyen d'un tonneau que nous traînons à tour de rôle.

Dimanche 10 juin. - Les enfants jouaient il y a quelques jours sur leur île. (Îlot artificiel, au milieu d'un petit lac.) Alexis Nicolaïévitch s'exerçait à manier son petit fusil auquel il tient beaucoup parce que c'est celui que l'empereur reçut de son père, quand il était enfant. Un officier s'approche de nous. Il m'avertit que les soldats ont décidé d'enlever au tsarévitch son fusil et qu'ils vont venir le lui prendre. En entendant cela, Alexis Nicolaïévitch pose son jouet et rejoint l'impératrice assise sur le gazon à quelques pas de nous. Un instant après, l'officier de service arrive avec deux soldats et exige qu'on leur remette «l'arme» qu'ils réclament. J'essaie de m'interposer et de leur faire comprendre qu'il s'agit non d'une arme, mais d'un jouet. Peine perdue : ils s'en emparent. Alexis Nicolaïévitch se met à sangloter. Sa mère me prie de tenter encore un effort pour convaincre les soldats, mais je ne réussis pas mieux que la première fois et ils s'éloignent avec leur trophée.



Une demie heure plus tard l'officier de service m'attire à l'écart, et me prie de dire au tsarévitch qu'il est désolé de ce qu'il a dû faire. Ayant cherché en vain à dissuader les soldats il a préféré venir lui-même avec eux, afin d'éviter quelques grossièreté de leur part.

Le colonel Kobylinsky ² a été contrarié en apprenant l'incident, et il a rapporté pièce à pièce le petit fusil à Alexis Nicolaïévitch qui ne s'en sert plus que dans sa chambre.

Vendredi 15 juin. - Nous avons achevé depuis quelque temps le potager, qui est devenu superbe. Nous avons tous les légumes imaginables et cinq cents choux. Les domestiques ont créé à leur tour de l'autre côté du palais un jardin où ils pourront cultiver ce qu'ils voudront. Nous sommes allés leur aider à labourer, l'empereur aussi.

Pour occuper nos loisirs, maintenant que nous avons terminé nos travaux de jardinage, nous avons demandé et obtenu l'autorisation de couper les arbres secs du parc. Nous allons ainsi d'un endroit à l'autre, suivis par une garde qui se déplace avec nous. Nous commençons à devenir d'assez habiles bûcherons. Cela fera une provision de bois pour l'hiver prochain !

Vendredi 22 juin. - Comme les grandes-duchesses perdaient tous leurs cheveux à la suite de leur maladie, on leur a complètement rasé la tête. Lorsqu'elles sortent dans le parc, elles portent des chapeaux arrangés de manière à dissimuler la chose. Au moment où j'allais les photographier, sur un signe d'Olga Nicolaïévna, elles ont prestement enlevé leurs chapeaux. J'ai protesté, mais elles ont insisté, fort amusées à l'idée de se voir représentées sous cet aspect et d'assister à la surprise indignée de leurs parents. - Leur humour reparaît, malgré tout, de temps en temps. C'est le fait de leur exubérante jeunesse.

² Le colonel Kobylinsky remplaçait depuis peu le colonel Korovitchenko en qualité de commandant du palais.

CHAPITRE 18

Dimanche 24 juin. – Les jours se succèdent, tous semblables, partagés entre les leçons et les promenades. L'empereur m'a raconté ce matin un incident assez comique, qui est venu rompre la monotonie de notre réclusion.

Il lisait à haute voix, hier soir, dans la salle rouge où se trouvaient l'impératrice et les grandes-duchesses. Tout à coup, vers onze heures, entre un domestique qui, fort troublé, annonce que le commandant de la garde demande à être reçu immédiatement par l'empereur. Ce dernier pense qu'il s'agit d'événements très graves survenus à Pétrograd, – on attendait une grande manifestation en armes des bolchéviks contre le gouvernement provisoire, – et il donne l'ordre d'introduire. L'officier entre, accompagné de deux sous-officiers. Il explique qu'il a été appelé par le coup de feu d'une sentinelle qui, du parc, a remarqué des signaux rouges et verts partant de la chambre occupée par la famille. Ahurissement général. Quels signaux ? Que signifie tout cela ? Vive émotion chez l'impératrice et les grandes-duchesses. L'officier ordonne alors de fermer hermétiquement les rideaux – il fait une chaleur étouffante – et va pour se retirer. À ce moment un des sous-officiers qui l'accompagnent s'avance et donne l'explication du mystère. La grande-duchesse Anastasie Nicolaïévna est assise sur le bord de la fenêtre et travaille à l'aiguille. C'est elle qui, en se penchant pour prendre sur la table les petits objets dont elle a besoin pour son ouvrage, masque et démasque tour à tour deux lampes à abat-jour vert et rouge qui éclairent l'empereur. L'officier se retire confus.

Lundi 2 juillet. – Nous apprenons qu'une offensive a été déclenchée dans la région de Tarnopol et qu'elle se développe avec succès.

Mardi 3 juillet. – *Te Deum* à l'occasion des événements militaires qui semblent présager une grande victoire. L'empereur, radieux, apporte à Alexis Nicolaïévitch les journaux du soir et lui lit le texte des communiqués.

Jeudi 12 juillet. – Les nouvelles du front ne sont pas bonnes. L'offensive qui avait si heureusement débuté tourne au désavantage des Russes.

Dimanche 15 juillet. – Rien de nouveau dans notre captivité. Les seules distractions sont les promenades. Il fait très chaud et, depuis quelques jours, Alexis Nicolaïévitch se baigne dans l'étang qui entoure l'île des enfants. C'est une grande joie pour lui.

Mercredi 25 juillet. – L'échec prend des proportions toujours plus considérables. Le recul s'accroît. L'empereur en est très affecté.

Jeudi 9 août. – J'apprends que le gouvernement provisoire a décidé le transfert de la famille impériale. Le lieu de destination est tenu secret. Nous espérons tous que ce sera la Crimée.

Samedi 11 août. – On nous a fait savoir que nous devons nous munir de vêtements chauds. Ce n'est donc pas vers le Sud qu'on nous dirige. Grosse déception.

Dimanche 12 août (30 juillet v. s.). – Anniversaire d'Alexis Nicolaïévitch (treize ans). Sur la demande de l'impératrice, on a apporté pour la liturgie l'icône miraculeuse de la Sainte Vierge de l'église de Znamenia. Notre départ est fixé à demain. Le colonel Kobylinski me confie en grand secret que l'on nous transfère à Tobolsk.

Lundi 13 août. – Nous devons être prêts pour minuit, vient-on nous dire; le train est commandé pour une heure. Derniers préparatifs. Visite d'adieu à l'île des enfants, au jardin potager, etc. Vers une heure du matin, tout le monde est réuni dans la salle en hémicycle, encombrée de bagages. Le grand-duc Michel est venu avec Kérensky et a eu une entrevue avec l'empereur qui a été très heureux de revoir son frère avant son départ.

Le train qui doit nous emmener n'est pas encore arrivé. Il paraît qu'il y a des complications avec les cheminots de Pétrograd qui soupçonnent qu'il est destiné à la famille impériale. Les heures passent dans une attente de plus en plus fatigante. Pourrons-nous partir ? On commence à en douter. (Cet incident montre l'impuissance du gouvernement.) Enfin, vers cinq heures, on nous annonce que tout est prêt. Nous prenons congé de ceux de

CHAPITRE 18

nos compagnons de captivité qui ne peuvent pas partir avec nous.³ Les cœurs se serrent à la pensée de quitter Tsarskoïé-Sélo, auquel tant de souvenirs nous attachent, et ce départ pour l'inconnu est empreint d'une grande tristesse. Au moment où les automobiles qui nous emportent sortent du parc, nous sommes entourés par un détachement de cavalerie qui nous escorte jusqu'à la petite gare d'Alexandrovka. Nous prenons place dans les voitures qui sont très confortables. Une demi-heure se passe, puis le train s'ébranle lentement. Il est 6 heures moins 10.

³ C'étaient le comte et la comtesse Benckendorf que leur grand âge et l'état précaire de leur santé empêchaient de nous suivre : la baronne de Buxhœveden retenue par la maladie et qui devait nous rejoindre dès qu'elle le pourrait, à Tobolsk, et un certain nombre de serviteurs. Kérensky avait fait demander à l'empereur s'il désirait que le comte Benckendorf fût remplacé. L'empereur avait répondu que si le général Tatichtchef venait partager sa captivité, il en serait très heureux. En apprenant le désir de son souverain, le général Tatichtchef ne prit que le temps de mettre ordre à ses affaires, et quelques heures plus tard il partait, la valise à la main, pour Tsarskoïé-Sélo. Nous le trouvâmes dans le train au moment du départ. Le général Tatichtchef n'avait aucune charge de cour; il était un des nombreux généraux aides de camp de l'empereur.